

de ces deux principes est encore représentée sous un autre emblème, celui d'un mariage entre le frère et la sœur, et l'on a vu (1) que les deux divinités supérieures des peuples soumis aux prêtres avaient presque toujours entre elles cette relation. Il est vraisemblable que la mythologie populaire avait emprunté de ces traditions sa fable du mariage de Jupiter et de Junon; mais, ce qui est sûr, c'est que cet inceste cosmogonique était la base des Dionysiaques. Jacchus et Proserpine, Coros et Coré, Liber et Libera, sont à-la-fois frère et sœur, époux et épouse.

Passons maintenant des rites (2) aux opinions.

(1) T. III, p. 55.

(2) Si nous n'avions craint de nous livrer à trop de détails, nous aurions indiqué dans les mystères des déviations du culte public, toujours destinées à rendre plus exacte l'imitation des rites sacerdotaux. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le bouc était la victime ordinaire de Bacchus; mais les mystères remplaçaient le bouc par le pourceau, parce que tel était l'usage de l'Égypte. Les Égyptiens, dit HÉRODOTE (II, 47-48), regardent ces animaux comme impurs, et ne les offrent en sacrifice qu'à Bacchus et à la lune.

Chez les nations sacerdotales, toutes les sciences, toutes les découvertes, toutes les améliorations décisives dans la situation de l'espèce humaine étaient attribuées aux dieux. Les prêtres des mystères s'empressèrent d'assigner à toutes ces choses une origine qui rapportait à la religion le mérite de tout ce qu'il y a d'utile dans les métiers, de beau dans les arts, de sage dans les lois. Les mystères des corybantes retracèrent l'invention de l'agriculture (1), ceux des curètes, les premiers essais de la navigation (2), ceux des dactyles, la fusion des métaux (3). Des rites rebutants et grossiers se transformèrent en symboles profonds et sublimes. Les bacchantes dans leur délire déchiraient les animaux qu'elles rencontraient, et dévoraient les lambeaux de leur chair palpitante (4). Ce repas horrible devint la commémoration du passage de la vie sauvage à l'état social. Les initiés aux Dio-

(1) VARRO, ap. AUG. de Civ. Dei, VII, 20-24.

(2) DIOD., V, 48; CONON, narrat., XXI; TZETZES ad Lycophr., 73.

(3) DIOD., V, 64.

(4) EURIPID., Bacch., 139.

nysiaques mangeaient dans une fête particulière de la chair crue, en mémoire de la barbarie à laquelle les hommes étaient réduits, avant que les prêtres ne les eussent civilisés (1). L'institution des lois valut à Cérés l'épithète de législatrice (2), qu'on donnait à Thémis dans d'autres mystères (3). L'union de la médecine et de la religion était célébrée (4). Les cornes de Bacchus furent l'emblème des taureaux attelés à la charrue (5), et son corps déchiré, celui du raisin arraché de la vigne et brisé sous le pressoir (6).

(1) DIOD., V, 75; CLEM. ALEX. COHORT. ORIGÈNE CONTRE CELSE, IV; EPIPHAN. ADV. HÆRES. MACROB. SOMN. SCIPION. I, 12.

(2) Cérés Thesmophore et Thesmothète. HESYCH. ν° ΘΕΣΜΟΤΕΣ. VIRGILE appelle Cérés Legifera. Le nom de Thesmophories rappelle l'établissement des lois.

(3) EUSÈB., PRÆP. EV.

(4) L'un des Cabires était Esculape. L'invention de la médecine était attribuée aux dieux dans les mystères, comme en Égypte à Isis.

(5) WAGN., 333.

(6) Cérés était la terre, les Titans les vendangeurs qui écrasèrent le raisin et le firent cuire : Rhée, qui rassemblait les membres de l'enfant divin mis en pièces, était le vin composé du jus des diverses grap-

L'astronomie qui occupait, dans le polythéisme soumis aux prêtres, une place telle qu'elle a paru à plusieurs savants constituer à elle seule cette religion, ne pouvait manquer

pes. DIODORE adopte ce sens symbolique, et après lui CORNUTUS (de Nat. Deor., cap. 10). Mais n'oublions jamais que tous ces symboles avaient plusieurs significations. DIODORE même, dans l'endroit cité, ajoute que d'autres interprétations de la même fable étaient cachées aux profanes. De ce nombre était le sens astronomique. Bacchus déchiré en sept morceaux faisait allusion aux sept planètes. Ce qui le démontre, c'est que d'après les dogmes orphiques, ce dieu présidait à chacune d'elles sous un nom différent; à la lune, sous celui de Liknités; à Mercure, sous celui de Silène; au soleil, sous celui de Triétérique; à Mars, sous celui de Bassarés; à Jupiter, sous celui de Sabazien; à Saturne, sous celui d'Omphités. (GIRALD. de Musis.) La même légende était aussi l'un des emblèmes de la chute primitive. Les Titans, disait-on, ayant mis Bacchus en pièces et l'ayant dévoré, Jupiter les foudroya. Leurs corps inanimés produisirent la matière, et de cette matière les hommes furent formés. De cette origine résulte ce que nos passions ont de violent, de grossier, de féroce. Nés de la chair des Titans, nos corps ont conservé leurs inclinations coupables. Il faut les punir de leur faute antérieure, les faire souffrir et les subjuguier. (PLUT. de Esu Carnium; OLYMPIODOR. in fragm. Orph., p. 509.) Ici s'aperçoit, réintroduite par l'efficacité expiatoire de la pénitence, la notion du mérite religieux de la douleur.

d'obtenir dans les mystères un rang proportionné. Les danses sabaziennes étaient une représentation pantomime des mouvements du soleil, de la lune et des planètes (1). L'échelle à huit portes était un symbole astronomique, parce qu'on y révélait que les âmes passaient d'une planète à l'autre, en remontant aux cieux (2).

(1) PLUT. de Orac. Def., 10. Les prêtres d'Éleusis jouaient dans les mystères le rôle des divinités astronomiques, comme les prêtres égyptiens aux fêtes de l'Égypte. L'Hiérophante représentait le Demiourgos, le Dadouque le soleil, l'Épibome la lune, etc. L'astronomie se joignait comme toujours à l'astrologie. Les planètes sont appelées dans la sixième hymne orphique les dispensatrices et déclaratrices des destinées. En général, tous les symboles de la doctrine orphique fixent la pensée sur l'adoration des corps célestes. La tradition disait qu'Orphée avait déclaré le soleil le premier des dieux. Les sept cordes de la lyre orphique, qui ne diffèrent point de la lyre égyptienne de Thot ou d'Hermès (SPANH., p. 117; HEMSTERH. ad Lucian, II; FOERKEL, Gesch. der Musik), représentaient les sept planètes. Leurs relations avec la destinée étaient une suite naturelle de la liaison de l'astrologie avec le culte des astres.

(2) La même combinaison se retrouve dans les mystères consacrés à Hercule chez les Athéniens. Hercule était à la fois le dieu du soleil, et celui qui présidait à l'é-

La démonologie s'y retrouvait également (1). La suite de Bacchus, qui, dans la religion populaire, était effrénée, licencieuse et bruyante, Silène, Pan, les satyres, Nysa, les nymphes nourrices du dieu, comme les bergères qui ont nourri Crischna, devenaient des génies intermédiaires : l'initiation même était personnifiée sous le nom de Télété; fille de Bacchus et de Nicée, elle était la danseuse nocturne, se jouissant dans les fêtes, et se plaisant au son des timbales (2). L'hymne orphique chantée dans les Dionysies et dont nous trouvons des fragments dans Clément d'Alexandrie (3), con-

purait des âmes par le feu et la lumière. (LYD. de Mens., p. 93.

(1) Nous reviendrons sur la démonologie des mystères, quand nous traiterons de celle des nouveaux platoniciens, parce que ces philosophes s'en emparèrent, et voulurent en faire une partie essentielle et l'appui principal du polythéisme qu'ils refondaient.

(2) NONNUS, Dionys. VIII, XI, XIII. C'est pour cela que Pausanias parle d'une statue d'Orphée sur l'Helicon, à côté de laquelle on voyait celle de Télété : mais il n'ajoute aucun détail, et paraît n'avoir pas remarqué la personnification très-naturelle, qui plaçait l'initiation à côté du fondateur supposé des mystères. (PAUS., Beot., 80.)

(3) Stromat. V, 724.

tient toutes les traditions orientales sur les génies planant au plus haut des cieux et descendant aux entrailles de la terre, pour gouverner les astres, les éléments, les métaux, les plantes, protégeant les ames pures, leur annonçant l'avenir (1), et punissant les ames corrompues (2).

La métempsycose, opinion étrangère, comme nous l'avons prouvé, à la religion populaire de la Grèce, mais inhérente à celle de l'Égypte et de l'Inde, était l'une des doctrines les plus développées, et qu'on révélait avec le plus de solennité dans les mystères. On la désignait énigmatiquement dans les Mithriaques par l'échelle à huit portes, dont nous avons parlé ci-dessus, le plus secret et le dernier des symboles qu'on laissât voir aux initiés (3). Elle était combinée dans les Dionysiaques, comme en Égypte, avec la notion du retour des ames vers la Divinité.

Parmi les solennités sacerdotales, la commé-

(1) PLUT. de Isid.

(2) PROCLUS in Plat.

(3) CELS. ap. ORIG., VI; PORPHYR. de abst., IV, 16.

moration des bouleversements de la nature occupe une place importante. Dans les mystères, ces convulsions formidables sont retracées sous l'emblème de Vulcain, précipité deux fois du ciel dans la mer, se livrant durant neuf années à des travaux souterrains, et réconcilié avec l'Olympe par Bacchus qui l'enivre, et qui, monté sur l'âne mystique, sauve de la destruction le feu central ou l'ame du monde (1). Le massacre du même Bacchus figurait, dans les Dionysiaques, les révolutions physiques (2).

Aux dogmes scientifiques se joignirent successivement des fragments de théogonies et de cosmogonies (3). Silène présente à Bacchus

(1) ARISTID. in. Bacch., p. 29.

(2) V. dans CREUTZER des détails sur l'introduction des six âges du monde dans les cosmogonies orphiques. A chacun de ces âges présidait un dieu différent, Phanès, la Nuit, Uranus, Saturne, Jupiter et Dionysus. On reconnaît dans Jupiter un point où se rencontrent, mais sans se mêler, la religion populaire et la cosmogonie orphique. (CREUTZ., III, 325-327.)

(3) La cosmogonie orphique enseignée dans les mystères est tout-à-fait empruntée des cosmogonies sacerdo-

l'œuf cosmogonique : cet œuf est, dans les mystères comme en Phénicie, le grand tout

tales. Au commencement était le chaos, incommensurable, incréé. (CLEM., *Recogn.*, XI.) Avec lui habitait le temps éternel, principe de toutes choses. (SIMPLICIUS in *Phys. Arist.*) Il contenait le germe de tous les êtres, toutes les qualités, tous les éléments, mais en masse informe. De-là naquit l'Éther (SUIDAS, voce Orph.) que jusqu'alors la nuit entourait de toutes parts, et qui s'élançant de l'abîme sans fond fit briller sur la nature un rayon d'une clarté ineffable. Ce rayon, le plus ancien, le plus sublime des êtres, est le dieu à la connaissance duquel nul ne peut s'élever, qui renferme tout dans sa substance, et qu'on appelle l'intelligence, la lumière et la vie, trois mots qui ne désignent qu'une essence unique. Le chaos prit ensuite la forme arrondie d'un œuf monstrueux, d'où sortit, après bien des siècles, Phanès le grand tout, l'éclatant Hermaphrodite, avec la figure d'un dragon et deux têtes de lion et de taureau. Des deux portions de l'œuf brisé par Phanès, l'une devient le ciel et l'autre la terre. (ATHENAGOR. pro Christ.) Ces deux jumeaux s'unissent et engendrent les trois Parques et la Destinée. Ici se placent les fables des Centimanes, des Cyclopes, des Titans et de la mutilation de Saturne, et l'on démêle la relation de cette cosmogonie avec la mythologie d'Hésiode, puisque Saturne est chassé par Jupiter. Mais cette mythologie, malgré les noms grecs qui s'y introduisent, n'est rien moins que grecque dans son esprit. Jupiter viole

qui renferme tous les êtres; et le fils de la Nuit, l'ordonnateur des éléments, le premier

Rhée sa mère sous la forme d'un serpent : Perséphoné, avec ses quatre yeux, sa tête d'animal et ses cornes, naît de cet inceste. Un second l'unit à son père, et elle enfante Dionysus. Voilà bien des caractères sacerdotaux réunis. 1^o Le chaos, 2^o la nuit primitive, l'Athyr des Égyptiens, 3^o les figures monstrueuses, 4^o le temps sans bornes ou le Zervan Akerene des Perses, 5^o la trinité, 6^o les dieux hermaphrodites, 7^o leur génération par l'inceste, etc., 8^o l'œuf cosmogonique que nous avons rencontré partout. Dans les hymnes orphiques (Hymne orphique à Proserpine, XXXI, 15), Proserpine est invoquée comme à la fois la mort et la vie, produisant tout et détruisant tout. C'est précisément ce que les Indiens disent de Bhavani. Dans une autre cosmogonie, le Demiourgos confère avec Maya, l'illusion, sur la formation de l'univers, à laquelle s'oppose Ophionès, le dieu serpent, le pendant d'Arimane. Voilà du persan et de l'indien combinés. Dans une troisième cosmogonie, les périodes du monde correspondent aux yogs des Indiens, et la destruction par le feu est encore une doctrine indienne. Les Hymnes orphiques sont l'expression du passage complet des allégories et cosmogonies sacerdotales, nous ne disons pas dans le polythéisme populaire, car elles n'y entrèrent jamais complètement et activement, mais dans la poésie théologique des mystères grecs. Ces hymnes étaient chantés dans les rites mystérieux, et ressemblaient d'une manière manifeste aux prières qui se trouvent dans les livres de Zoroastre et

moteur de toute existence, Éros, qui joue un si grand rôle dans l'engendrement du monde d'après les prêtres, se reproduit dans les dogmes mystérieux.

Les mystères de Samothrace consacrent par une légende la Trinité, toujours inséparable des cosmogonies sacerdotales. Les deux Corybantes ou Cabires, tuant leur frère, entourant sa tête d'une couronne, l'enveloppant d'un voile de pourpre, la plaçant sur un bouclier d'airain, et l'enterrant au pied de

qu'Hérodote appelle *Ἐπάδα* (PAUSANIAS, II, et HEEREN, Grecs, p. 156.) HÉRODOTE dit lui-même que les doctrines orphiques étaient originaires d'Égypte. Ces doctrines, en conséquence, introduisirent dans les mystères tout ce qui avait lieu en Égypte, les notions sur la métempsy-cose, la tristesse de la vie, les bouleversements passés et futurs de la nature physique, et les orgies, les fêtes licencieuses, quelquefois sanglantes, le culte du Phallus, les danses frénétiques, les mutilations. La vie orphique ne différait point de celle des prêtres égyptiens. Les hymnes chantés dans les mystères sont empreints des mêmes caractères, et indiquent la même origine que les Vèdes, les Pouranas, les livres Zend ou la Voluspa. Il y a même des traits de ressemblance avec les poésies des Bardes dont nous avons parlé ailleurs, t. III, liv. VI, ch. 7.

l'Olympe; puis séparant du corps le phallus, qu'ils portent en Toscane (1), ces deux Corybantes, disons-nous, forment une trinité samothracienne avec ce Dieu qui s'incarne, et que ses adorateurs invoquent, les mains rougies de sang, en mémoire de sa mort (2).

Pour faire ressortir mieux encore l'identité de ces dogmes et de ceux des nations sacerdotales, arrêtons-nous un instant sur le symbole des coupes et du miroir, symbole qui a servi de texte aux allusions d'Aristophane (3) et à l'éloquence de Platon (4). Le Demiourgos, Bacchus, le Créateur et le Rédempteur a deux coupes. L'une est la coupe de l'unité; en elle l'ame du monde a été formée. L'autre est la coupe de division, d'où sortent les ames partielles, condamnées à la naissance et à la renaissance. Elles ne sauraient échapper à l'individualité, soit parce qu'elles doivent coopérer à l'ordonnance ou à la conservation de cet univers, et qu'elles n'ont point encore

(1) CLEMENS, Protrept., p. 15.

(2) FIRMICUS, de error. prof. relig., cap. 12.

(3) ARISTOPH. Ranæ, 154-321-390.

(4) PLATON, Phédon.

pris part à cette tâche commune (1); soit parce qu'ayant habité déjà ce monde, elles ont commis des fautes et renaissent dans des corps pour les expier; soit parce qu'une fatale curiosité les a entraînées (2). Elles ont jeté un coup d'œil sur le miroir mystérieux. Le Demiourgos aussi s'y était contemplé; il y avait vu son image, et le désir de créer l'avait saisi. Les ames s'y regardent: une ardeur insensée d'individualité les trouble et les égare. Elles veulent savoir ce qui se passe hors de l'enceinte céleste; elles veulent exister par elles-mêmes, volonté folle, car l'individualité n'est qu'un déchirement. Elles prennent leur vol vers la terre (3); elles boivent dans la coupe de l'oubli, s'enivrent: le souvenir de leur noble origine les abandonne, et de plus en plus elles s'enfoncent dans la matière (4). Les meilleures résistent long-temps à la tentation funeste; elles agitent leurs ailes

(1) On les appelait les ames nouvelles, νεοτελεῖς.

(2) CELSE dans Origène, VIII.

(3) PLOTIN, Ennead., IX, 3, 12: PROCLUS, in Plat. Tim.

(4) MACROB., Somn. Scip.; CRÉUTZ., Dionys. I, 90.

au haut des cieux (1), se tenant éloignées des corps, pour n'y être pas précipitées. Cédant enfin, elles se recommandent à leur bon génie qui les protège, et qu'elles comprennent malgré la distance. Elles ne boivent qu'avec mesure de la coupe enivrante, et conservent un peu de mémoire de leur état antérieur. Les moins pures s'attachent à la terre, lieu de misère, qui leur paraît plein de charmes. Elles n'écourent plus la voix du démon tutélaire (2). Leur corps devient un fardeau épais et lourd, mais qu'elles chérissent. Elles ressemblent au poisson Glaucus qui, dans les gouffres de la mer, attire à lui les coquillages, les pierres, les plantes, s'en enveloppe, se les identifie et reste accablé sous le poids (3).

Toutefois, le retour est ouvert à ces ames misérables. Le Demiourgos, dans sa pitié, ne veut pas que leur dégradation soit sans terme (4). La mort, dieu bienfaisant, commence leur délivrance, les affranchit de leur ancien

(1) PLATON, Phæd.; PLOT. Ennead., IV, 1-8.

(2) HERMIAS, ad. Plat. Phæd.

(3) PROCL., de Amina et Dæmone.

(4) PLOTIN, Ennead., IV, 3-12.